HUBERT
NYSSEN

Dits et inédits

NOUVELLES

un endroit où aller

ACTES SUD

« un endroit où aller »

DITS ET INÉDITS

Onze nouvelles, pour la plupart inédites, unies dans une même sensualité, venant éclairer les racines de l'œuvre romanesque et poétique d'Hubert Nyssen. Comme une boîte de Pandore ouverte en complicité, pour retrouver son art des dialogues ciselés et son goût des échanges insolents, sa pensée virevoltante servie par une écriture savante et rieuse.

Extrait du texte

Je revois à présent tout ce bout de vie. Je ne lui appartiens plus, je le sens parfaitement. Je suis le spectateur assistant à quelque représentation que l'on dit vraie [...], celui qui se penche à présent vers un passé qui est comme une vieille imagerie – encore fraîche, très fraîche –, une vieille imagerie que l'on parcourt avec respect.

H. N.

HUBERT NYSSEN

Né en 1925 à Bruxelles, Hubert Nyssen a fondé les éditions Actes Sud. Il est l'auteur de très nombreux romans, essais, recueils de poésie, pièces de théâtre, ouvrages pour la jeunesse. Ses derniers titres parus aux éditions Actes Sud sont Les déchirements *(2008) et* L'Helpe mineure *(2009). Hubert Nyssen est mort à l'automne 2011.*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Le nom de l'arbre, Grasset, 1973. Passé-Présent n° 53, Babel n° 435.
La mer traversée, Grasset, 1979. Prix Méridien.
Des arbres dans la tête, Grasset, 1982. Grand Prix du roman de la Société des gens de lettres.
Éléonore à Dresde, Actes Sud, 1983. Prix Valery-Larbaud, prix Franz-Hellens. Babel n° 14.
Les rois borgnes, Grasset, 1985. Prix de l'Académie française. J'ai Lu n° 2770.
Les ruines de Rome, Grasset, 1989. Babel n° 134.
Les belles infidèles, Actes Sud/Leméac (Polar Sud), 1991. Corps 16, 1997.
La femme du botaniste, Actes Sud/Leméac, 1992. Babel n° 317.
L'Italienne au rucher, Gallimard, 1995. Grand prix de l'Académie française. Babel n° 664 sous le titre : La leçon d'apiculture.
Le bonheur de l'imposture, Actes Sud/Leméac ("Un endroit où aller"), 1998. Grand Caractère, 1999.
Quand tu seras à Proust la guerre sera finie, Actes Sud/Leméac ("Un endroit où aller"), 2000. Babel n° 863.

Zeg ou les infortunes de la fiction, Actes Sud/Leméac ("Un endroit où aller"), 2002.
Pavanes et javas sur la tombe d'un professeur, Actes Sud/Leméac ("Un endroit où aller"), 2004.
Les déchirements, Actes Sud/Leméac ("Un endroit où aller)", 2008.
L'Helpe mineure, Actes Sud/Leméac ("Un endroit où aller"), 2009.
Œuvres, tome 1, Thesaurus, Actes Sud, 2009.

ESSAIS

Les voies de l'écriture, Mercure de France, 1969.
Sémantique à bâtons rompus, éd. Irène Dossche, 1971.
L'Algérie, Arthaud, 1972.
Lecture d'Albert Cohen, Actes Sud, 1981. Nouv. éd. 1988.
L'éditeur et son double, Actes Sud, vol. I : 1988, II : 1990, III : 1996.
Du texte au livre, les avatars du sens, Nathan, 1993.
Éloge de la lecture, Les Grandes Conférences, Fides, 1997.
Un Alechinsky peut en cacher un autre, Actes Sud, 2002.
Variations sur les Variations, Actes Sud, 2002.
Sur les quatre claviers de mon petit orgue : lire, écrire, découvrir, éditer, Leméac/Actes Sud, 2002.
Lira bien qui lira le dernier, Labor/Espace de libertés, 2004. Babel n° 705.
Entretien avec Hubert Nyssen par Jacques De Decker, éditions du Cygne, 2005.
La sagesse de l'éditeur, L'Œil neuf éditions, 2006.
Neuf causeries promenades, Leméac/Actes Sud, 2006.
Le mistral est dans l'escalier, journal de l'année 2006, Leméac/Actes Sud, 2007.
L'année des Déchirements, journal de l'année 2007, Leméac/Actes Sud, 2008.
Ce que me disent les choses, journal de l'année 2008, Leméac/Actes Sud, 2009.
À l'ombre de mes propos, journal de l'année 2009, Leméac/Actes Sud, 2010.

POÈMES

Préhistoire des estuaires, André De Rache, 1967.
La mémoire sous les mots, préface de Max-Pol Fouchet, Grasset, 1973.
Stèles pour soixante-treize petites mères, Saint-Germain-des-*Prés*, 1977.
De l'altérité des cimes en temps de crise, L'Aire, 1982.
Anthologie personnelle, Actes Sud, 1991.
Eros in trutina, Leméac, 2004.

THÉÂTRE et OPÉRA

Le journal d'un fou, d'après Nicolas Gogol, Théâtre de Plans, 1965.
Mille ans sont comme un jour dans le ciel, musique de Dominique Lièvre, Actes Sud, 2000.
Le monologue de la concubine, Actes Sud, 2006.
L'enterrement de Mozart, musique de Bruno Mantovani, Actes Sud/Musicatreize, 2008.
Ivanovitch et Axenty, petit opéra d'après *Le journal d'un fou* de Nicolas Gogol (en préparation).

Illustration p. 8 :
Franz Van Montfort
portrait d'Hubert Nyssen à vingt et un ans (1946)
© ADAGP, Paris, 2012

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-XXXXXISBN 978-2-330-XXXXX

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2012
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-0852-9

HUBERT NYSSEN

Dits et inédits

NOUVELLES

un endroit où aller

ACTES SUD

IMAGERIE DÉLICIEUSE

Chronique


F. Van Mantfort. 1986.

Ce livre est aussi celui de mes amis. Je l'ai composé au retour d'après-midi et de soirées passés à évoquer une enfance que nous voulions belle.

Je leur offre ces croquis, cette imagerie.

H. N.

PREMIÈRE PARTIE

Malgré tout, la Grand-Rue seule m'attire. Sur ce trottoir tous mes pas ont marqué...

Jean Giraudoux

Prélude

C'EST DONC CELA mon enfance ? Cette photographie jaunâtre étalée parmi d'autres papiers ? J'ai peine à m'y retrouver. Je croyais être pâle et triste et rêveur.

J'aime sentir que l'allégresse frémit sous la peau. Mais pourquoi n'est-ce pas ma seule présence qui a jauni ce cliché ? Au moins je pourrais dire : "Voyez ce dont déjà j'étais capable !"

Personne ne me comprendrait.

Les soirs où je contemplais la lune : une grande dame, et belle, qui relevait sa robe blanche sur les genoux. Je ne désirais pas voir autre chose que les genoux. Et les jours où je me laissais fondre au soleil en regardant suer les pierres ! Le picotement qui énervait mon sang et m'emplissait de la violente paresse ! Tous les cultes rendus au bien-être d'une enfance douce. Cependant je n'entrevois

aujourd'hui que brume. Que photo jaunâtre et un pauvre sourire. Il me semble qu'il y a une vie, un symbole, qui m'échappe sur cette photo. J'y suis entouré par Mathilde et Émile. Un vieux cheval en carton-pâte est devant nous. Il entrouvre les lèvres en un sourire maladroit. Un peu de bave en dégouline-t-elle ?

Nous habitions à cette époque le faubourg nord de B... Les avenues bariolées et bourgeoises alternaient avec les rues tristes et tordues où piaillait la marmaille et claquait la lessive.

Sans avoir une aisance fort assurée, mes parents avaient loué dans une artère respectable un sous-sol assez guilleret.

Mathilde et Émile étaient les enfants du propriétaire. J'ai gardé d'eux un bon souvenir.

Émile est devenu un sculpteur émérite. J'ai sous les yeux un faune qu'il fit à mon intention. Je me plais à trouver dans la silhouette biscornue la trace d'un pouce. Je sais que je n'entends pas grand-chose aux arts plastiques. J'y aime l'inattendu et l'extravagant les jours de soleil. Lorsqu'il pleut, une aquarelle de Dufy, la légèreté d'un Grand Meaulnes en terre glaise ou en couleurs m'enchantent. J'aime aussi voir œuvrer l'artiste,

quel qu'il soit, tant est immense l'écart entre lui et les autres.

Pour Émile, j'ai regardé le pouce, ce petit animal grotesque, courant, bondissant sur l'argile gluante et lui donnant des saillies inattendues.

De la sœur, notre aînée de dix ans, j'entrevois l'image d'une gamine au visage riant follement derrière des boucles ruisselantes.

Lorsque nous avions cinq ans, Émile me faisait remarquer la souplesse de Mathilde du ton d'un forain qui présente l'ours apprivoisé.

Il me souvient encore des jours où nous la priions de sauter bien fort, de montrer son talent, espérant ainsi jeter un regard vers des régions que l'on dit inaccessibles à l'innocence du jeune âge. Mais moi je sais bien que les jolies cuisses qui se perdaient dans l'ombre et se confondaient parmi les dessous blancs me donnaient au ventre une exquise pincette.

Émile fut mon premier ami. Je n'ai jamais jugé que sa sœur pourrait l'être également. Sans doute sont-ce là les traces de quelque préjugé d'enfance ?

D'ailleurs les caresses que nous prodiguait Mathilde avaient un peu du parfum séduisant de la tendresse maternelle.

J'ai reçu une lettre de Mathilde. Une lettre sur papier d'école, avec des bavures. Pauvre Mathilde qui m'écrit qu'elle est toujours malade et qu'elle n'aime rien tant que d'avoir auprès d'elle les enfants d'un nouveau locataire.

Peut-être, secouant le fond de ma mémoire, pourrais-je me souvenir que je lui murmurai un jour : petite chérie. Ses yeux étaient doux et depuis cette époque je n'ai jamais pu adresser à une femme cette épithète sans équivoque ni sans trouble.

Au fait, Mathilde a trente ans.

Les yeux

Je ne connaissais rien de plus beau que les yeux. Ceux que je voulais auraient dû posséder des reflets verts ou roux. Je me prélassais dans leur évocation comme dans une eau tiède. J'y voyais une prodigieuse initiation aux rites d'aimer.

Je ne voyais jamais d'yeux de ce genre. Je n'en avais nulle amertume. J'étais l'enfant qui se sent plus près de l'homme qu'il tend à réaliser parce qu'il a découvert une négation à son désir.

La conviction

Un jour mes parents me mirent au jardin d'enfants. Une toute jeune femme dirigeait les classes. Devant son regard calme, j'étais timide.

Face à mes condisciples, je jouais le rôle du capitaine de corsaires. Je voulus faire d'Émile mon second. Je doutai un instant de son amitié : il n'avait pu obtenir de ses parents la permission de fréquenter l'établissement. Il préférait d'ailleurs modeler des formes bizarres.

Alors je jouais tout seul mon rôle.

Je pouvais déjà lire un tantinet grâce aux bons soins de Mathilde. J'en acquis une autorité dont j'ai retrouvé l'équivalent dans certains contes où il est question de tribus ignares et de sorciers lettrés.

Un soir, je convoquai mes condisciples en assemblée extraordinaire dans un terrain vague où nous avions coutume de batifoler le jeudi après-midi.

Le sujet de mes préoccupations était grave.

Lorsque tous se furent installés, suçant un bout de bois – notre calumet improvisé – je montai dessus une caisse et me mis à parler de galanterie avec une éloquence dont je m'ignorais capable.

J'avais passé toute la journée à observer l'institutrice et l'attitude des élèves à son égard. Cette attitude, je l'avais trouvée peu correcte et surtout faite d'ignorance et de bêtise. De plus, je n'avais pas mis longtemps à me persuader que j'étais amoureux de cette demoiselle dont je défendais la cause. Je lui reprochais bien de se servir d'un mouchoir vert. Horreur ! Mais il y avait là, me semblait-il, je ne sais quel obstacle à surmonter pour me montrer digne de cet amour. Ce qui redoublait ma fougue et ma rhétorique. J'enfourchais l'imagination et le mensonge avec toute l'ardeur de mon petit esprit. Et je crois que si l'heure ne s'était avérée tardive, j'aurais continué mon discours d'initiation galante toute la nuit durant.

Lorsque je revins à la maison, je ne songeais pas à la réprimande à recevoir de mes parents et je me sentais une conscience exceptionnelle.

Au demeurant il convient de dire que je ne savais pas encore si les enfants se faisaient par l'oreille ou dans un fabuleux Orient.

Douce satisfaction de ne plus croire à mon ignorance, enthousiasme de convertir.

Premiers contacts avec l'esprit jugé mesquin de mes compagnons.

Mon existence était ce lac uni, parfois couvert d'un peu de rides écumeuses. Cela lorsque le vent, venu je ne sais d'où, apportait sous son aile le parfum d'un autre monde.

Où l'on pleure

Je pleurais quelquefois. Le plus souvent lorsque la main paternelle me fessait. Mais c'était plus en m'apitoyant sur mon propre sort que pour le mal éprouvé.

J'ai toujours été d'un naturel porté à la rêverie. Et lorsqu'une admonestation m'ébranlait, j'imaginais au travers de mes larmes quelque scène tragique. Lorsque mes propres perspectives m'effrayaient (ce qui ne tardait guère) j'en revenais à préférer mon calme inassouvi.

Cependant un jour, je pleurai de rage.

Un de mes compagnons-corsaires n'avait pas observé l'une de mes consignes. Assez bénigne pour que je ne m'en souvienne plus. Sachant que le gamin était fils de boucher, je le menaçai, devant la bande, d'aller chercher un couteau chez lui et de lui trancher la gorge, séance tenante, s'il ne m'obéissait pas. Je crois que Roger – c'était son nom – pâlit

horriblement. À peine étions-nous en classe qu'il s'en fut raconter l'histoire à notre institutrice, cherchant ainsi la sécurité auprès de celle que j'avais tant défendue. Lui ai-je été assez reconnaissant de ne m'avoir obligé qu'à rester caché derrière le tableau noir ?

Je restai d'abord assez calme. Puis, profitant que mes condisciples ne me pouvaient voir, je laissai libre cours à des larmes gonflées de haine que j'éprouvais de voir mon courage méprisé.

Longtemps après j'étais encore honteux de ces pleurs. Je ne cessai de l'être que le jour où, lisant une adaptation des œuvres d'Homère, j'appris que les Grecs ne méprisaient pas ce genre d'épanchements. De ce moment, je me jugeai grec et trouvai un nouveau motif de rancune dans le fait que mon nom : Éric n'avait rien de grec.

Aujourd'hui je songe avec plaisir à cette heure où tant de colère, tant de ferveur et de rage m'avaient obscurci la vue. Je n'y vois aucune mesquinerie mais la réalisation d'un grand jeu.

Malheur à celui qui ne connaît plus la colère.

La division des pouvoirs

J'ai toujours eu une notion – j'allai dire une estime – un peu folle de mes parents.

Je leur accordais qu'ils fussent mariés ensemble. Mais j'avais du mariage une conception qui ne répondait pas précisément à celle des juristes.

Ce que l'un faisait pour moi, il ne me plaisait pas, pas du tout, que l'autre le fît.

C'est ainsi que les soirs d'été je les réservais à mon père. Lorsqu'il était libre, il enfourchait sa bicyclette et m'asseyait sur le cadre. Nous faisions alors de longues balades que nous ne troublions que de peu de mots. La campagne était proche et j'aimais, au long des sentiers sablonneux, être frôlé par les branches de troènes et d'acacias. Grande était ma joie de rentrer à la nuit tombante, blotti contre la poitrine paternelle, les yeux emplis de sable et de poussières.

Quant à ma mère je lui "réservais le privilège" de me promener le jeudi ou le samedi, en compagnie d'une tante (que l'on appelle parfois "de sucre". Ce n'est, hélas, que trop exact !). J'étais alors connu des demoiselles de certaines pâtisseries.

Si mes parents enfreignaient les limites de leur domaine, je me vengeais.

Certain jour, par exemple, ma mère ayant fait certaine chose qu'il ne lui appartenait pas d'exécuter – me semblait-il –, je profitai de l'angine qui m'accablait et, me tournant, j'enfouis un doigt dans la gorge et je vomis.

Je restai insensible devant le désarroi maternel et je jugeai la leçon salutaire. J'ignorais que, pour qu'elle le fût, il eût été nécessaire que j'explique les mobiles de mon acte.

Petit animal dans sa prison de verre : très fier d'exercer sa volonté jusqu'au mal, pas même déçu de n'éprouver aucune satisfaction réelle.

En famille

Mon père était alors employé de commerce dans une maison dont j'ignorais tout sauf que la façade en était maussade.

Ses yeux exprimaient la malice et une sorte de scepticisme né sans doute de perspectives refoulées. Ses lèvres fines se contractaient sur le tuyau d'une pipe toujours élégante.

Lorsque je griffonnais des silhouettes humaines, il suffisait d'y ajouter une pipe pour que je retrouve mon père.

Il me semblait curieux, voire loufoque, qu'il fût le fils de mes grands-parents. Eux qui étaient fantasques et dissemblables.

Quant à ma mère, en y réfléchissant bien, je ne parvenais pas à comprendre comment mon père l'avait trouvée. Je ne les voyais vraiment pas amoureux et les trouvais plus différents que fer et bois.

Quoique plus douce, ma mère abritait, derrière un front très tôt barré de rides soucieuses, le matérialisme et une certaine vision préconçue en toutes choses.

Son milieu familial était assez étrange. Issue d'une famille rustaude et nombreuse, elle était affublée de quantité de frères, sœurs, neveux, petits-neveux, auprès desquels je ne trouvais jamais que l'ennui, l'obstacle à mes rêves et la satiété d'être.

Tandis que chez mes grands-parents paternels j'aimais le grenier dont je n'ai trouvé de correspondant que dans *Le Grand Meaulnes*, j'aimais le laboratoire de chimie d'où jaillissaient de merveilleuses flammes, des liquides ensorcelés et des explosions délicates qui charmaient ma propension à l'imaginaire.

Aussi étais-je furieux lorsque mon grand-père me voulait expliquer les pourquoi et les comment, j'aimais enfin les bibliothèques mystérieuses gonflées de reliures et de cartons.

Attendre

Je n'obtenais pas la clef des bibliothèques. N'était-ce pas mieux ainsi puisque je m'en satisfaisais ?

Je n'aimais pas renoncer mais peut-être me plaisait-il que le renoncement vînt comme une continuité normale de l'existence.

Je connus alors, et dans de nombreux domaines, la promesse patiente des révélations, les tresses toujours indénouables de la vie.

Je voulais, pour mordre au fruit qu'il fût plus mûr. J'ignorais le danger de le voir se gâter.

Premier voyage

Puis vinrent mes six ans. Il me fallut aller à l'école primaire.

J'entendis que mes parents échangeaient longtemps de mystérieuses paroles.

Un jour ils me dirent que nous déménagions.

Je n'en fus pas triste, tant le changement me plaisait. Je quittai Émile sans peine. La perspective de nouveaux horizons avait pâli l'étoile de notre amitié. Quant à Mathilde, je n'y songeai plus, tout entier rivé à l'espoir de trouver d'autres "petites chéries"...

Nous nous installâmes dans une maison située aux antipodes de la ville. Nous en occupions le deuxième étage.

La nuit, j'étais tiré du sommeil par le bruit des tramways électriques sillonnant le quartier. Je voulus protester. Le temps et l'apathie m'en empêchèrent. Et l'habitude vint.

Les maisons

J'en ai connu des maisons et des déménagements !

Mais je ne parviens plus à les situer exactement. Alors je préfère en parler tout de suite, des petites et des grandes, des blanches et des rouges.

Celles dans lesquelles j'avais ma chambre sous les combles. Je pendais aux gîtes maints fétiches dont je renouvelais les oscillations